De l'admiration à l'exclamation. Élaboration d'un concept ou construction d'un problème ?

Cendrine Pagani-Naudet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rsp/290>

DOI : 10.4000/rsp.290

ISSN : 2610-4377

Éditeur

Presses universitaires d'Orléans

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 59-77

ISSN : 1285-4093

Référence électronique

Cendrine Pagani-Naudet, « De l'admiration à l'exclamation. Élaboration d'un concept ou construction d'un problème ? », *Revue de Sémantique et Pragmatique* [En ligne], 40 | 2016, mis en ligne le 01 mars 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rsp/290> ; DOI : 10.4000/rsp.290

DE L'ADMIRATION À L'EXCLAMATION. ÉLABORATION D'UN CONCEPT OU CONSTRUCTION D'UN PROBLÈME ?

Cendrine Pagani-Naudet

BCL, Université de Nice

L'une des ambitions du présent volume est de « remettre en cause l'idée selon laquelle les exclamations sont analysables isolément et en relation uniquement avec le locuteur ». L'histoire de la grammaire permettra peut-être de comprendre comment s'est imposée cette idée, idée d'autant plus étonnante que le mot *exclamation* est emprunté à la rhétorique, laquelle prenait explicitement en charge la perspective interactionnelle.

La notion d'*exclamation* est délicate à établir, elle est pourtant opératoire, permettant de saisir rapidement un grand nombre de faits et de recueillir des données. L'exclamation est répertoriée dans les grammaires, figure dans les index¹ et les tables des matières, elle a droit à sa section ou à son chapitre². Tout se gâte dès qu'il s'agit de la définir, d'en saisir l'essence, la spécificité, au-delà d'un ensemble de traits (sémantiques, prosodiques, syntaxiques, graphiques) qui ne lui appartiennent pas en propre mais qu'elle réunit toutefois.

On se doute que cette stratification, si féconde et si problématique, est le produit d'une longue histoire. Le terme même étant rare dans le vocabulaire des grammairiens de la Renaissance, nous étudierons d'abord comment la grammaire française à ses débuts prenait en charge les faits linguistiques aujourd'hui

¹ Entrée « Exclamation » dans l'index de la *Grammaire critique du français*, (Wilmet 1998, p. 649.

² Article « Exclamation » dans la *Grammaire d'Aujourd'hui* (Arrivé et al., 1986, p. 264-265). Le Goffic consacre un chapitre de sa grammaire aux « modalités de la phrase. Interrogation et exclamation » (Le Goffic 1993, p. 91). On trouve aussi une section intitulée « L'exclamation » dans la *Grammaire méthodique du français* (Riegel et al. 1998, p. 401-407).

regroupés sous l'*exclamation*. Nous nous demanderons ensuite si le changement de la dénomination auquel on assiste au XVIII^e siècle (qui conduit par exemple du « point d'admiration » au « point d'exclamation »³) accompagne un changement théorique.

1. AU XVI^e SIÈCLE. GRAMMAIRE ET RHÉTORIQUE

Pour la question qui nous occupe, revenir aux débuts de la grammaire française est doublement intéressant : d'abord parce que le concept contemporain d'exclamation n'était pas constitué, d'autre part parce que la dimension interactionnelle de la langue était première à cette époque, que l'on se place du point de vue de la rhétorique ou du point de vue de la grammaire. Ces deux disciplines sont concernées au XVI^e siècle par un travail de répartition des tâches (Clerico 1986) qui se traduit dans le vocabulaire : *exclamation* est un mot de la rhétorique, que les auteurs de grammaire emploient peu⁴, lui préférant le terme *admiration*.

1.1. L'ADMIRATION

L'*admiration* bénéficie d'une longue tradition (rhétorique⁵, esthétique et théologique⁶). Le mot entre dans la grammaire française *via* les grammaires anciennes, traduites en français au début de la Renaissance. Il apparaît notamment dans les passages consacrés à l'interjection :

H. Significatio Interiectiōnum in quo est? *En quoy est la signification des Interiections?* D. Quia aut lætitiā mentis significāmus, *car ou nous signifions ioye d'esprit*, ut E'uohe, *un escri d'un homme ioyeux*: Aut dolōrem, ut Heu, *helas* : ut, Heu me miserum, *Helas miserable que ie suis*: Aut admiratiōnem, ut Papæ, *vn escri qu'on fait quand on s'esmerueille de quelque chose*: Aut metum, ut Atat, *ha ha*: & si qua sunt similia, & s'il en y a aucunes qui soyent semblables. (Donat [1545] 1585)

³ L. Biedermann-Pasques situe ce changement de dénomination au milieu du XVIII^e siècle : « De *punctus admiratiuus* à la fin du XV^e siècle à l'*admiratif* ou *point admiratif* ou d'*admiration* du XV^e siècle à la première moitié du XVII^e siècle, ce signe trouve sa dénomination actuelle, plus générale de *point d'exclamation* au milieu du XVIII^e siècle, avec les grammairiens philosophes Girard (1747) et Beauzée (1765 et 1767) » (Biedermann-Pasques, 1995, p. 21).

⁴ C'est du moins le résultat que livre la requête « exclamation » sur le *Corpus des grammaires françaises de la Renaissance* (Corpus Garnier). Seul Bosquet (voir *infra*) emploie le terme.

⁵ Pour Cicéron, l'orateur doit être capable d'entraîner l'admiration chez son auditoire. Quintilien rappelle ses mots dans *L'Institution oratoire* : « l'éloquence qui ne soulève pas l'admiration est nulle à mes yeux » (d'après Cousin 1967, p. 414). Sur l'admiration chez Cicéron, voir aussi Deramaix 1987.

⁶ Denis (2002) et Godin (1961).

Admiration désigne, parallèlement à d'autres passions (telles que la joie, la peur, la douleur, le désir) une disposition du locuteur : l'émerveillement, l'étonnement⁷. Bien que l'adjectif *exclamatif*⁸ soit également disponible dès cette époque, c'est l'adjectif *admiratif* que retient Étienne Dolet pour désigner le signe de ponctuation :

(...) l'admiratif n'a si grande vehemence et eschet en admiration procedante de joye, ou detestation de vice, & meschanceté faicte. Il convient aussi en expression de soubhait, & desir. Brief : il peult estre par tout, ou il y a interjection. (Dolet 1540, p. 23)

Dolet analyse le point admiratif dans la continuité des autres signes de ponctuation, sans s'aviser de sa spécificité. Les mots employés fondent une sorte d'évidence : l'*admiratif* s'emploie là où on exprime l'*admiration*. Dans cette définition, le terme est associé à plusieurs passions : la joie, la haine, le souhait, le désir. Cette liste rappelle celle des grammairiens qui décrivent la signification des interjections. Dolet trouve là un point d'appui qui pourrait permettre d'unifier les pratiques, il tisse un lien très fort entre un signe typographique (le point admiratif) et une partie du discours (l'interjection). Ces prescriptions nous sont familières mais elles ne rendent pas compte de l'usage du XVI^e siècle, et ne prévaudront finalement que deux siècles plus tard⁹.

Les grammaires de la Renaissance et du XVII^e siècle s'attardent finalement assez peu sur cette question. A croire que le sujet ne relève pas de la compétence du grammairien. C'est du moins l'impression que laisse la lecture de Louis Meigret dont le *Tretté de la grammere françoese*¹⁰ offre un stimulant contrepoint au texte de Dolet. Pour Louis Meigret le « point d'admiration » n'est pas un point, c'est plutôt un accent¹¹ :

Des points d'admiration et interrogation : et de l'apostrophe. Or avons-nous outre ces trois accents deux autres qui sont d'admiration et d'interrogation : lesquels

⁷ Du latin *admiratio* (sentiment que fait éprouver ce qui est beau, étonnement) le mot conserve en ancien et en moyen français un sens proche : sentiment d'émerveillement, d'étonnement causé par quelque chose de supérieurement beau, bon, grand.

⁸ L'humaniste italien Perotti à la fin du XV^e siècle emploie les deux termes : « Admiratiuus siue exclamatiuus est qui in tali oratione ponitur. O hominem fortem (...) ». (*Grammaticae institutiones*, Tubingae, Anselmus, 1512, f^o hiii)

⁹ L'usage du point d'exclamation reste en effet irrégulier dans les imprimés du XVI^e et du XVII^e siècles, même après l'interjection, son emploi est loin d'être une routine. Voir Bierdermann-Pasques 1995, p. 16 et Demonet 2009.

¹⁰ L'ouvrage paraît en 1550 dans une orthographe réformée. Nous citons d'après la transcription modernisée de F. J. Hausmann 1980.

¹¹ Dans le *Tretté de la grammere françoese*, Meigret emploie le mot *accent* non pour désigner un signe typographique mais comme synonyme du mot *ton*, équivalence sur laquelle il insiste au début de son chapitre consacré aux accents en répétant trois fois « accent ou ton » (Meigret [1550] 1980, p. 128).

sont entre eux différents en ce que l'admiration élève la prononciation environ le commencement de la clause, là où l'interrogation le fait communément sur la fin : comme *O l'home de bien ! Qel hom' t' vous ?* ([1550] 1980, p. 137)

Meigret ne dit rien de plus quant à l'usage de ce signe et contrairement à Dolet, il n'établit pas de lien systématique avec l'interjection. Ce silence n'a rien à voir avec de la négligence. Meigret donne en effet une analyse très détaillée de la ponctuation, de la prosodie et de l'expression des affects. Il consacre ainsi un chapitre à l'interjection, fortement inspiré de Priscien. Bien que d'abord comptabilisée parmi les parties du discours¹², l'interjection n'est en réalité pas définie comme telle. C'est une « voix » qui ne participe pas à ce qu'il appelle le « bâtiment de langage ». Il insiste aussi sur la naturalité de l'interjection :

Mais comme ces passions soient communes à toutes nations et que la seule nature les engendre sans aucun discours, il advient qu'elles sont presque toutes unes à tous peuples et langues : tout ainsi que les soupirs et plaintes sans forme de parole. ([1550] 1980, p. 128)

L'interjection est un stade intermédiaire entre les cris, « soupirs et plaintes sans forme de parole » et l'énoncé construit. Dans le *Trett*, le point d'admiration ne figure pas à la suite des interjections. Il semble que la « passion excessive » ([1550] 1980, p. 128) que manifeste l'interjection en emploi isol ne puisse tre note par un signe conventionnel et sans paisseur. Le point d'admiration (6 occurrences dans tout le *Trett*) indique l'intonation d'un nonc construit, lorsque la contention des passions permet de rtablir les conditions d'un « bâtiment de langage ». Rapparaissent alors des noncs dont on peut dterminer le contour final, marqu par un signe :

Et si la passion quelquefois continue, nous usons de paroles selon que la vhmence commence quelque peu dcliner : comme *helas mon Dieu sera a jams qe le monde te hrra ? ha qe de maleurs n e monde !* ([1550] 1980, p. 127)

Face l'expression des affects, Meigret se montre prudent, presque rticent. D'abord parce que ces manifestations sont naturelles et universelles. Or il crit un *Trett de la grammaire franaise* : il cherche dterminer les rgles de l'intercomprhension en franais. D'autre part, il est impossible de raisonner sur des paroles syncopes, de les rduire des rgles. Les principes d'accentuation¹³ qu'tudie le grammairien ne valent qu'« en un langage modr sans colre ni complainte : car alors chacun les corrompt selon sa manire de cris et plaintes » (Meigret [1550] 1980, p. 139). Meigret suit l encore Priscien et

¹² « Pour la ncessit du btiment de notre langage il y peut entrevenir huit parties outre les articles qui sont le nom, le pronom, le verbe, le participe, la prposition, l'adverbe, la conjonction et l'interjection » (Meigret [1550] 1980, p. 21).

¹³ Il consacre un chapitre remarquable la prosodie ([1550] 1980, p. 128-136), immdiatement aprs celui portant l'interjection.

Donat, mais dans sa grammaire si attentive à la prosodie, cette question n'a rien d'accessoire. Meigret semble s'interroger sur les seuils qui définissent le champ d'activité du grammairien. Et ce dernier s'avère très restreint dès qu'on aborde le domaine des passions. Sur le cri arraché, le grammairien ne peut exercer son activité. Quant à l'énoncé contrôlé, modulé en vue de communiquer à autrui, de produire un effet, il lui échappe aussi. Car alors, l'affaire ne relève plus exactement de la grammaire mais de la rhétorique. Deux siècles plus tard, Condillac observera la même circonspection dans les deux versions de sa grammaire :

Les interjections méritent à peine un chapitre. Elles sont les expressions rapides des sentiments de l'âme. (1782, p. 220)

Aux accents naturels du langage d'action, les langues ont ajouté des mots tels que *Hélas ! Ciel ! Dieu !* La grammaire n'a rien à remarquer sur ces espèces de mots ; c'est au sentiment à les proférer à propos. (1775, p. 294)

1.2. EXCLAMATION

Au XVI^e siècle, les grammaires n'empiètent pas sur le domaine de la rhétorique et rares sont celles qui emploient le mot *exclamation*. Ce dernier est attesté depuis le XIII^e siècle, dans le sens de « cri de joie ou de surprise »¹⁴. Il est d'usage courant au XV^e siècle dans le sens de « cri ou parole vive exprimant une émotion »¹⁵, et comme terme de rhétorique il désigne une figure « la quelle se fait quant nous parlons par grant admiracion et par une maniere des escry. *Helas, que devenray, moy, povre creature !* (J. Legrand)¹⁶ ».

Il n'y a pas d'unanimité dans la rhétorique antique¹⁷ sur l'analyse de cette figure, mais c'est une perspective interactionnelle qui domine : l'exclamation est une manière efficace d'exhiber des émotions en vue de susciter l'émotion du destinataire. C'est l'idée que relaie Fabri :

Exclamation (...) se fait quant on vult provoquer les cueurs a joye ou a peur, ou compassion, ou ire, etc. (Fabri 1521)

¹⁴ Notice du *TLFi* : « Début XIII^e s. « cri de joie ou de surprise » (*Bible* B.N. 763, f^o 230^b ds GDF. *Compl.*) » (consulté le 16 mai 2016).

¹⁵ D'après le DMF, article *Exclamation* (consulté le 16 mai 2016).

¹⁶ Jacques Legrand, *Archiloge Sophie, Livre de bonnes meurs*. Édition critique avec introduction, notes et index par Evencio Beltran.- Paris : H. Champion, 1986, p. 25-261 (Bibliothèque du XV^e siècle ; 49). Cité d'après le DMF, « *Exclamation* » (consulté le 16 mai 2016).

¹⁷ Parmi les figures qui excitent les passions, Quintilien relève en premier lieu « la simulation, qui permet de feindre la colère, la joie, la crainte, l'étonnement, le ressentiment, l'indignation, le désir, etc. Quelques rhéteurs l'appellent *exclamation* et la rangent parmi les figures de mots » (Cousin 1967, p. 462). Quintilien voit dans l'exclamation une figure de pensée (feindre une émotion) et s'éloigne ainsi de Cicéron qui en fait plutôt une figure de mots : « le terme *exclamatio* désigne plus particulièrement la mise en forme, l'expression de l'émotion et la traduction la plus juste serait alors 'éclat de voix' » (Aygon 2007, p. 139).

ou encore *La Rhétorique* de Fouquelin :

Exclamation est un cri et elevement de vois inventé pour augmenter & amplifier : Lequel est souventteffois declareé par ces notes *ô, hélas, las, ah, hé,* & autres semblables., comme en la traduction : *ô grande cruauté, ô envie de fortune plus grêve que langue ne scauroit exprimer &c. Ô douleur intollerable, ô malheur insupportable, envie des dieux irritez.* (Fouquelin 1555, p. 104)

L'usage courant s'éloigne peu de cette définition :

Il les avertit de ne pas élever leurs voix, soit pour ne point troubler ceux qui pourroient prier comme eux, soit pour ne s'en pas attirer l'attention, soit ne se pas dissiper eux-mêmes, ou pour ne se pas tromper par des exclamations & des cris qui persuadent souvent que l'on est rempli d'une devotion & d'une ardeur, dont on n'a pas la moindre étincelle. Le cri que Dieu demande, est celui du coeur (...). (Extrait de *La règle de Saint Benoit nouvellement traduite & expliquée selon son veritable esprit, tome second*, Paris, François Muguet, 1689, p. 327)

Beu qu'il eut & rendu le hanat à la bachelette gentille, feist une lourde exclamation, disant O dives Decretales, tant par vous est le vin bon, bon trouvé. (Rabelais 1552, f. 103r^o)

L'exclamation est associée au cri, et lorsque le mot désigne un discours, ce dernier s'ouvre souvent sur une interjection¹⁸. Si l'*exclamation* - entendue comme figure destinée à éveiller des passions dans le cœur de l'auditeur ou à rehausser le sens - relève de la rhétorique, le vocabulaire et les exemples employés pour la décrire entrent clairement en résonance avec la description de l'interjection dans les grammaires. Autour de ce « cri », on retrouve la même liste des passions : joie, colère, admiration, peur. Grammaire et rhétorique sont en outre solidaires dans la formation de l'élève. Fouquelin le rappelle dans son chapitre sur la prononciation. Il revient au grammairien d'enseigner à son élève comment découper syntaxiquement l'énoncé. En revanche, il revient à l'orateur de lui apprendre à moduler sa voix, en fonction des besoins de l'oraison (Fouquelin 1555, p. 113). La frontière disciplinaire est ténue. Le grammairien pédagogue Jean Bosquet entend la surmonter. Cet effort est perceptible à travers le vocabulaire. Bosquet emploie à plusieurs reprises le mot *exclamation*. Dans son chapitre sur la prononciation, il recense pour la voix O neuf significations :

Le second est-admiratif, exemple-*ô la chose excellente ! ô la face angelique ! (...)*

Le tiers sert-d'exclamation en s'escriant, *O la folie, & temeraire audace !* (Bosquet 1586, p. 10)

¹⁸ D'où la remarque de Louis de Grenade : « Il n'est pas toujours nécessaire que l'exclamation commence par l'interjection ô ! en quelque manière que la passion, le désir, l'affection du coeur éclate en paroles, c'est une exclamation (...) » (Louis de Grenade, Binet, 1829, *Rhétorique ecclésiastique ou Traité de l'éloquence des prédicateurs*, Lyon, F. Guyot, p. 354-355).

Exclamation conserve la trace de son origine rhétorique : il s'agit bien de désigner un mode de profération (« en s'escrifiant »). Le point « nommé admiratif » donne lieu, quant à lui, à une intéressante tentative de synthèse :

Où eschet-l'Admiratif?

En admiration, exclamation ou cry, & élevation de voix procedât de douleur, ou detestation de vice & mechanceté ; aussy en expression de Joye; inventé pour augmenter, & amplifier, ou flechir la voix d'une harmonie dissemblable, selon l'affection de l'oraison : c'est à dire, de voix apre, eguë, precipitée, interrompuë, lamentable, ou plaisante, & joyëuse (...) Et signamment il peut avoir lieu, par tout, où il se rencontre, avec aucune interjection : A la fin duquel il convient aussy arrester la voix, & la hausser d'un ton lamentable, & interrompu : ou autrement, selon les figures, & affections de l'oraison. (Bosquet 1586, p. 144-145)

Le signe de ponctuation s'enrichit de valeurs nouvelles et ne marque pas une courbe mélodique stable : c'est la liberté de l'orateur qui est à l'œuvre. En outre, les énoncés dont il est question ici n'ont rien à voir avec un cri arraché : Bosquet parle d'oraison, d'un discours étendu qui doit produire un effet.

Au XVI^e siècle, tous les éléments amenés à se ranger sous l'étiquette *exclamation* se côtoient dans les textes, sans se confondre encore, mais la partition est instable. En effet, les définitions de l'exclamation et de l'interjection se recoupent ; l'interjection semble vouée à recevoir le point d'admiration ; expliciter la valeur et les conditions d'emploi de ce signe tend à renforcer ses liens avec l'interjection, et avec l'exclamation.

En somme, bien des choses sont en place pour autoriser le glissement de la terminologie, de l'admiration à l'exclamation. Mais pour la question qui nous occupe (à savoir « les relations entre exclamation et intersubjectivité »), l'essentiel n'est pas là. En effet que la rhétorique et la grammaire distinguent ou assimilent leur discours, leurs approches respectives privilégient une perspective co-énonciative. Celle-ci est explicite dans les ouvrages de rhétorique. Elle est à l'œuvre aussi dans les grammaires de la Renaissance. Ces dernières se développent dans un contexte pluri-linguistique. La plupart sont écrites pour des étrangers qui sont soucieux de maîtriser la langue dans des situations de communication variées, qu'illustrent bien les dialogues et colloques qui accompagnent les descriptions grammaticales. Pour ces étrangers, il est souvent nécessaire de proposer des traductions¹⁹. L'interjection traduite n'a plus grand-chose à voir avec le cri : elle ramène une émotion à une expression conventionnelle, elle-même traduite dans une autre expression conventionnelle. Traduire les interjections d'une langue à une autre, c'est bien résister à l'illusion de l'expression spontanée des émotions, pour travailler sur la communication avec l'autre dont on adopte les formules stéréotypées.

¹⁹ Voir par exemple Du Vivier (1568, p. 105).

2. LA MUTATION DE LA TERMINOLOGIE

Le remplacement d'*admiration* par *exclamation* dans les grammaires ne résulte pas d'un geste unique et décisif, fondé sur une théorie triomphante. Il n'est pas le fait des grands noms de la grammaire des Lumières. On peut certes admettre que si le mot *exclamation* reçoit l'agrément de Girard et de Beauzée, c'est parce qu'il répond à « la nécessité ressentie (...) d'un terme plus général et plus adéquat, qui permette de couvrir un champ notionnel plus vaste que la seule nuance d'admiration évoquée par l'ancien terme » (Bierdermann-Pasques 1995, p. 21). Mais le « changement de dénomination » est d'abord l'aboutissement d'une longue cohabitation dans les textes des mots *admiration* et *exclamation*.

Le terme *exclamation* s'installe progressivement dans le vocabulaire des grammairiens. Evolution peut-être encouragée par l'affaiblissement d'*admiration* dans ses emplois strictement grammaticaux. *Admiration* couvre un domaine large et ne s'est jamais tout à fait spécialisé, même dans le vocabulaire grammatical, contrairement à l'adjectif *admiratif* :

Il n'a guère d'usage qu'en cette phrase, *Point admiratif*, pour dire, Une ponctuation qui fait connoître qu'il y a sujet de s'estonner. (*Dictionnaire de l'Académie* 1694)

Admiration continue de désigner aussi une disposition de l'âme, et à ce titre s'emploie en série avec d'autres mots désignant des émotions, notamment dans les listes d'interjections. L'interjection dite « d'admiration » figure chez Maupas après celles « de tristesse et ennuy » et « d'exhoration » (Maupas [1607] 1618, f. 179v°), chez Oudin entre l'« indignation » et l'« abomination » ([1632] 1640, p. 314). Chez La Touche, le mot clôt la liste des mouvements de l'âme :

L'Interjection est un mot indéclinable qui exprime vivement les divers mouvemens de l'ame. Il y en a de douleur, de plaisir; de tristesse, de joie, d'admiration. (La Touche [1696] 1730, p. 199)

Irson semble vouloir s'en tenir à ce type d'emploi, résistant à un usage technique qui le viderait de sa valeur psychologique. Ainsi il évite les expressions comme « point admiratif » ou « point d'admiration ». La section – au demeurant très succincte – qu'il consacre aux signes de ponctuation marquant l'interrogation et l'admiration s'intitule « Du point interrogant & de l'admiration » (Irson [1656] 1662, p. 162). Et quand il aborde le second signe, il note :

L'ADMIRATION se marque ainsi (!) Exemple *Helas ! Ô ! ah ! ô mal-heureux Siecle !* (Irson [1656] 1662, p. 163)

Exclamation est d'un emploi plus étroit, ce qui protège davantage le terme. Tantôt il conserve ses nuances propres issues de la rhétorique, tantôt il alterne librement avec *admiration*, figurant dans les mêmes contextes, dans les mêmes patrons syntaxiques. Dès fin du XVII^e siècle, chez Vairasse d'Allais, les deux mots semblent équivalents :

Il est bien vrai que dans la ponctuation on observe quelques figures, à savoir le point d'interrogation (?) celui d'admiration ou d'exclamation (!). (1681, p. 51)

Les Grammairiens par une erreur assez grossiere mettent devant ce cas l'Adverbe d'admiration ou d'exclamation (ô). (1681, p. 81)

Mais Vairasse fait ici figure de précurseur. Il faudra du temps encore pour que *exclamation* évince *admiration*. On assiste d'abord à sa banalisation, notamment dans des expressions comme « par exclamation » :

Que employé par exclamation dans nostre Langue, répond à *quam* et à *quantum*, employez de mesme dans la Langue Latine ; et il supplée à tous les deux (...) On se sert encore de *que* par exclamation en diverses phrases, soit en joignant l'admiration à l'exclamation ; comme quand on dit, *L'aimable homme que Socrate !* (...) *Que* s'emploie aussi hors des phrases d'exclamation. (...). (Regnier Desmarais 1706, p. 739)

(...) ou quand on l'emploie, soit par exclamation, soit par interrogation, ô juste ciel, souffrirez-vous ! Malheureux, avez-vous bien l'assurance de le nier ? (Regnier Desmarais 1706, p. 144)

Dans ce dernier exemple, *exclamation* répondant à « par interrogation » figure dans un contexte voisin de celui où peut figurer *admiration* :

(...) on passe de l'interrogation à l'admiration. (Regnier Desmarais 1706, p. 320)

(...) pronoms servent souvent à l'interrogation et quelquefois à l'admiration. (Regnier Desmarais 1706, p. 233)

Buffier conserve l'expression « point d'admiration » (1709, p. 419), mais manifeste lui aussi une sorte d'hésitation terminologique :

(...) dans une sorte d'exclamation on mettrait avant le substantif plusieurs de ces adjectifs qui sans cela seroient mis après. (1709, p. 439)

(...) que dans cette dernière phrase marque aussi une sorte d'admiration et signifie combien (...) *Qu'il y a de fausses vertus !* (1709, p. 453-454)

Restaut établit l'usage du « point admiratif » par une formule ambiguë, qui semble toutefois maintenir la distinction :

Le point admiratif se met à la fin des phrases qui expriment une admiration ou une exclamation. Exemples. *Qu'il est difficile d'être victorieux et d'être humble tout ensemble ! O Mere, ô femme, ô Reine admirable & digne d'une meilleure firtune, si les firtumes de la terre étoient quelque chose !* (1730, p. 300)

L'adoption de l'adjectif *exclamatif* constitue un tournant significatif. La place a été préparée par l'identification de tout un lexique dit *admiratif*, ouvrant la voie au recensement du matériau spécifique de l'exclamation.

Ce Pronom est quelquefois admiratif. Exemp. *Ah quel malheur !* (Vairasse 1681, p. 160)

Pronoms *exclamatifs*. Quel homme ! (*Mémoire pour servir à l'histoire de la calotte*, p. 70, G. Plantavit, Brandmyller, 1725)

En effet, avant de qualifier un point dans les grammaires, *exclamatif* qualifie des pronoms, des interjections – Ménage parle ainsi de *Ha* comme d'« une interjection exclamative » (1675, p. 214) –, ou encore un ton : dans la *Méthode pour bien prononcer* de René Bary, on relève ainsi plusieurs occurrences de l'expression « ton exclamatif » (Bary 1679, p. 21, 58, et 85). Parallèlement, l'adjectif *admiratif*, jusque là assez spécialisé, s'ouvre à de nouveaux emplois.

ADMIRATIF, ÎVE, adj. Il ne se dit qu'en grammaire, point *admiratif* (!) *particule admirative*, comme *ah! eh!* — Mais le style critique qui s'arroge le droit de créer des mots, peut, à plus forte raison, étendre l'usage de ceux qui existent déjà dans la langue. « Il promène d'abord ses regards caressans sur l'*admiratif* auditoire ». (Féraud 1787)

La routine a donc ici son rôle. Et le changement terminologique doit beaucoup à de modestes auteurs²⁰, comme Vallart. De même qu'il participe au processus d'acclimatation du mot *phrase*, acclimatation « assez naturelle pour passer inaperçue dès la première moitié du XVIII^e siècle » (Seguin 1993 p. 157), Vallart contribue à installer l'exclamation et son point dans une sorte d'indifférence.

Le point est de trois sortes : simple, admiratif ou exclamatif, & interrogatif. (...) Le point admiratif ou exclamatif se marque ainsi (!), & c'est celui qui se met après une phrase qui marque l'admiration ou l'exclamation. Telles sont les suivantes. *Qu'il est difficile que les riches entrent dans le royaume des cieus ! Tant de fiel entre-t-il dans le coeur des dévots !* (Vallart 1744, p. 80)

Girard (1747, p. 434) et Beauzée (1767 I, p. 614) avec leur « point exclamatif » figent donc le résultat d'un mouvement qu'ils n'ont pas initié. La lente évolution du vocabulaire limite la portée théorique du changement de terminologie et explique l'impression finale de bricolage. Le choix d'un mot venu de la rhétorique aurait pu être le signe d'un enrichissement de l'analyse, d'une approche plus soucieuse de l'interaction. Il n'en est rien. C'est que, parallèlement à ce changement terminologique, il y a bien eu une mutation de la pensée mais d'une autre nature, et qui semble presque aller au rebours de ce que suggère l'adoption du mot *exclamation* par les grammairiens.

²⁰ Au XVIII^e siècle, on trouve l'expression « point d'exclamation » ailleurs que dans les grammaires : l'*errata* des Mémoires de Trévoux (*Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux arts*, Paris, Boudin 1703), recommande ainsi de mettre « un point d'exclamation après *aveuglement* » (p. 1111) dans la phrase « Etrange *aveuglement*, leur histoire au reste n'est pas un roman » (p. 993). « Après ce dernier mot je voudrois mettre un *point d'exclamation* : *ferreum scriptorem* ! (...) » (J. Le Clerc, 1719, Bibliothèque ancienne et moderne, tome XI, Amsterdam, David Mortier, p. 171). « Que dit ici le Berger ? *Mopso Nisa datur*. On donne Nisa en mariage à Mopsus. Un point d'exclamation ne seroit pas mal là » (Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe, vol. 39, Amsterdam, J. Wetstein, 1747, p. 356)

3. MUTATIONS DE LA PENSÉE

3.1 RECENTRAGE SUR L'ÉCRIT. LA PONCTUATION.

Les grammaires du XVII^e siècle ne proposent pas d'avancée significative sur la ponctuation et sur l'usage du point d'exclamation. La période semble presque marquée par une sorte de repli disciplinaire. Au début du siècle, la grammaire de Maupas annonçait bien un approfondissement de la réflexion notamment autour de l'interjection ([1607] 1618, f. 180r^o). Maupas la traite comme une véritable partie du discours : il cherche à répertorier les cas qu'elle peut construire, étudie ses liens avec l'énoncé qui suit, commence à établir une typologie des énoncés où elle peut figurer. Sur la ponctuation, il reste très discret, estimant que « nous suyvons entièrement l'usage des Latins » ([1607] 1618, f. 21r^o). Il est toutefois intéressant de noter que de l'édition de 1607 à celle de 1618, la « marque d'admiration » se stabilise, employée immédiatement après l'interjection. De toutes ces voies ouvertes par Maupas, aucune ne sera explorée par sa postérité immédiate. Oudin n'emploie jamais le point d'exclamation²¹, pas même dans le chapitre consacré aux interjections, dont il se contente de dresser la liste. Même silence chez Chiflet. Les rares occurrences du point d'exclamation figurent dans les tableaux de déclinaisons : le vocatif est marqué par l'interjection *O* et par le point : « O roi ! » (1659, p. 11). Sur l'interjection, le lecteur devra se contenter d'une définition sommaire, dans laquelle rien n'est dit sur la ponctuation qui lui serait éventuellement associée :

Les *Interjections* sont quelques paroles, qui marquent la vehemence de quelque passion : comme, *helas* ! pour la tristesse : *courage*, pour animer quelcun : *fi*, pour le contrecœur & le mespris d'une chose sale ou puante : *Ah*, ou *Ha* ; pour l'estonnement &c. (Chiflet 1659, p. 6)

Rien de stable dans les pratiques et dans les discours à la fin du XVII^e siècle. C'est ce que suggère la lecture de plusieurs auteurs. La *Nouvelle méthode latine* présente l'usage du point admiratif comme une pratique individuelle et aléatoire :

Quelques uns se servent aussi du point admiratif qui est ainsi (!) comme *O me perditum ! O me afflictum ! O tempora ! O mores !* &c. (Lancelot [1667] 1696, p. 530)

Vairasse aborde le problème dans la section « du ton et de l'emphase », mais il ne va guère au-delà du constat et de la déploration :

Cette matiere est fort delicate : & bien que dans le discours vivant elle soit exactement pratiquée par tous les gens d'esprit, elle n'est gueres bien marquée dans l'écriture. Il est bien vrai que dans la ponctuation on observe quelques figures, à savoir le point d'interrogation (?) celui d'admiration ou d'exclamation (!) & les points de reticence (....) qui marquent dans ces occasions la difference du Ton :

²¹ Nous faisons bien référence ici au signe de ponctuation.

mais on n'a point encore poussé cette matière aussi loin qu'elle le mérite. (1681, p. 49-50)

Au début du siècle suivant, Buffier souligne encore avec ironie à propos de la ponctuation :

La plupart du temps chaque Auteur se fait son système sur cela, & le système de plusieurs, c'est n'en point avoir. (1709, p. 419)

Au XVIII^e siècle, il devient néanmoins urgent de régler l'usage du point d'exclamation. Lorsque les grammairiens s'empareront finalement de la question, c'est en grammairiens qu'ils raisonneront sur le signe : ils mobilisent les outils de la réflexion syntaxique pour déterminer moins la valeur du signe que sa place. C'est ce souci que manifestent les définitions chez des auteurs comme Restaut ou Vallart :

Le point admiratif se met à la fin des phrases qui expriment une admiration ou une exclamation. (Restaut 1730, p. 300)

Le *point admiratif* ou exclamatif se marque ainsi (!) , & c'est celui qui se met après une phrase qui marque l'admiration ou l'exclamation. (Vallart 1744, p. 80)

On voit que la notion de phrase est sollicitée comme une évidence. Le point d'exclamation « se met » là où on aurait mis un point. Ce qui le distingue, c'est la charge émotionnelle dont il est l'indice. Placer le point d'exclamation suppose d'avoir identifié un énoncé exprimant une passion, d'avoir déterminé la portée de l'acte de s'écrier mais aussi la limite de la phrase.

Bien que ses liens avec l'exclamation soient discutables - et discutés-, l'interjection a été le premier point d'appui permettant d'asseoir structurellement, sinon l'exclamation, du moins l'emploi du signe qui lui est aujourd'hui associé. L'interjection avait permis dans un premier temps d'identifier les énoncés susceptibles de recevoir le point d'exclamation et Dolet avait en 1540 statué en ce sens. Dans les grammaires et dans les ouvrages de rhétorique, l'interjection se trouve souvent en tête des exemples susceptibles de recevoir le point. La question est de savoir où ce dernier doit se placer : immédiatement après l'interjection ou plus loin ? Les deux pratiques existent :

Las! que nous sommes misérables. Or sus, que l'on se dépêche. Fi! que cela est laid. Poüach! que voilà qui put. (Maupas [1607] 1618, f. 180^o)

Ha ! mon Dieu , que je souffre : mais comme le sens admiratif ou exclamatif ne finit qu'avec la phrase, je ne voudrais mettre le point admiratif qu'après tous les mots qui énoncent l'admiration (Dumarsais, *Encyclopédie*, 1, article « Admiratif », p. 140)

À partir du moment où le point s'affranchit de l'interjection, déterminer ses conditions d'emploi suppose l'interprétation préalable de l'énoncé dont il fixe la limite autant que la valeur.

La véritable place du point exclamatif est après toutes les phrases qui expriment la surprise, la terreur, la pitié, la tendresse, ou quelque autre sentiment affectueux que ce puisse être. Admiration : *Que les sages sont en petit nombre ! Qu'il est rare d'en trouver !* (Vrais princip.)²² (Beauzée 1767, vol. 2, p. 619)

Placer un point d'exclamation engage donc une analyse syntaxique et sémantique de l'énoncé. L'attention se déplace : l'interaction avec l'auditeur passe au second plan ; ce qui compte, c'est l'analyse du fragment, le sens véhiculé par l'énoncé, sens dont il est investi par le sujet parlant. Tous ces raisonnements de l'ordre de l'introspection sont possibles parce que le contexte de production des grammaires a changé. La langue maternelle est désormais au centre des apprentissages. Les problèmes de traduction et de communication liés au passage d'une langue à une autre intéressent moins que les moyens dont un sujet dispose pour exprimer ses idées et ses émotions.

3.2. RECENTRAGE SUR LE SUJET PARLANT. RECONNAISSANCE DU LANGAGE AFFECTIF

Le déclin de la perspective co-énonciative coïncide avec la reconnaissance du langage affectif que les critiques²³ font remonter au XVII^e siècle et à Port-Royal. La *Grammaire générale et raisonnée* prépare cette mutation de la pensée linguistique, qui est aussi une mutation dans le rapport aux données. C'est, comme l'a décrit J.-Cl. Chevalier, une forme de résistance de l'esprit scientifique au « déferlement du donné linguistique » (Chevalier 1967, p. 28). Les Messieurs ne s'intéressent « pas seulement à l'usage », ils veulent « en pénétrer aussi les raisons » (Préface, ed. 1676). Le lieu d'exercice de la pensée se déplace : les Messieurs concentrent leur réflexion non plus seulement sur les données attestées et les langues particulières, mais sur les mécanismes universels qui conduisent à la verbalisation d'une pensée ou d'une émotion.

La *Grammaire générale et raisonnée* ne propose pas de développement sur l'admiration, l'exclamation, ou la ponctuation (ces mots mêmes ne sont pas employés), et l'interjection fait l'objet d'une remarque très succincte :

Des interjections.

Les interjections sont des mots qui ne signifient aussi rien hors de nous : mais ce sont seulement des voix plus naturelles qu'artificielles, qui marquent les mouvements de nostre ame, comme *ha, ô, heu, hélas, &c.* ([1660] 1676, p. 153)

²² Beauzée cite les *Vrais Principes* de Girard.

²³ Lauwers (2004, p. 518) remonte au moins aux Encyclopédistes. U. Ricken rappelle que « dans son étude *Précurseurs français de la grammaire affective*, Alexis François fait remonter à la *Logique* de Port-Royal (1662) les premières notions du langage affectif » (Ricken 1978, p. 29).

Ces interjections sont dans la *Grammaire générale et raisonnée* absolument distinctes des adverbes. Alors que les adverbes rejoignent les noms, articles, pronoms, participes et prépositions, comme mots qui signifient « l'objet de notre pensée », l'interjection, avec le verbe et la conjonction, fait partie des mots qui signifient « la forme ou la manière de notre pensée » ([1660] 1676, p. 29). Voilà un changement considérable dans le classement des parties du discours, qui donne un statut clair à l'interjection. C'est une étape dans la reconnaissance d'un langage affectif que développera plus largement le siècle suivant²⁴.

Cette évolution est également sensible dans les ouvrages de rhétorique. L'exclamation est moins une figure destinée à susciter une émotion chez l'auditeur, ou à rehausser le discours, qu'une manière de peindre l'agitation de l'âme :

L'exclamation est une voix poussée avec force. Lorsque l'ame vient à être agitée de quelque violent mouvement, les esprits animaux courans par toutes les parties du corps entrent en abondance dans les muscles qui se trouvent vers les conduits de la voix, & les font enfler ; ainsi ces conduits étant rétrécis, la voix sort avec plus de vitesse & d'impétuosité au coup de la passion dont celui qui parle est frappé. Chaque flot qui s'élève dans l'ame est suivi d'une exclamation. Le discours d'une personne passionnée est plein d'exclamations semblables : *Helas ! ah ! mon Dieu ! Ô Ciel, ô terre !* (Lamy, 1679, p. 88-89)

Au XVIII^e siècle, le langage affectif est pleinement reconnu par les Encyclopédistes. Beauzée oppose le langage du cœur et le langage de l'esprit :

Or le premier coup-d'oeil jetté sur les langues, montre sensiblement que le coeur & l'esprit ont chacun leur langage. Celui du coeur est inspiré par la nature & n'a presque rien d'arbitraire (...) le vocabulaire en est court, il se réduit aux seules interjections. (Beauzée, *Encyclopédie*, 10, article « Mot », p. 752)

La prosodie²⁵ fait l'objet d'une distinction analogue : l'accent prosodique qui règle la tonalité des syllabes est arbitraire, et relève de la grammaire des langues particulières ; l'accent oratoire qui « modifie la substance du discours relativement au sens et aux passions » relève de la grammaire générale. L'accent oratoire qui est « inspiré partout par la nature dépend uniquement de l'espèce et du degré des passions qui animent celui qui parle » (1767, p. 142). Beauzée insiste sur le caractère naturel et non conventionnel du langage des passions. Dans l'*Encyclopédie* comme dans sa *Grammaire*, Beauzée explique qu'il aurait préféré parler de « point pathétique » plutôt que de point d'exclamation. Quant

²⁴ « La théorie de la valeur des mots est basée sur une dichotomie essentielle : celle entre les mots affectifs et les mots énonciatifs. Cette distinction rejoint celle entre langage de cœur et langage d'esprit (...) Du point de vue morphosyntaxique, cette distinction oppose les interjections (mots affectifs) aux autres parties du discours » (Swiggers 1986, p. 25).

²⁵ Voir Gouvard 2003.

à l'interjection, il estime qu'il n'y a pas de commune mesure entre ce qu'énonce le locuteur et ce qu'en comprend son destinataire.

(...) les parties d'Oraison affectives, ou les Interjections désignent dans celui qui s'en sert une affection, un sentiment, & elles ne l'excitent pas dans l'ame de celui qui les entend ; elles ne lui en présentent que l'idée. (...) L'interjection ne fait naître en vous que l'idée de l'existence d'un sentiment douloureux dans votre ami, précisément comme s'il vous eût dit, *voilà que je ressens une vive & subite douleur*. Néanmoins vous êtes bien plus persuadé par le cri interjectif, que vous ne le seriez par la proposition froide que je viens d'y substituer ». (1767, p. 611-612)

L'interjection serait donc proférée sans l'intention d'exercer une pression quelconque sur le destinataire. Beauzée reconnaît la puissance du « cri interjectif » mais ne reconnaît pas de lien entre la raison qui préside à son émission, et l'effet produit, comme si ce dernier ne résultait pas d'une intentionnalité. C'est comme s'il produisait son effet précisément parce qu'il est spontané, traduisant un sentiment authentique. Paradoxe fécond pour les écrivains, notamment les dramaturges de cette époque, qui cherchent à émouvoir le public par une écriture qui donne l'illusion de la passion :

La passion s'attache à une idée principale. Elle se tait, et elle revient à cette idée, presque toujours par exclamation. (...) Qu'est-ce qui nous affecte dans le spectacle de l'homme animé de quelques grandes passions ? Sont-ce ses discours ? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, ce sont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monosyllabes qui s'échappent par intervalle, je ne sais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du sentiment coupant la respiration et portant le trouble dans l'esprit, les syllabes des mots se séparent. (Diderot 1819, p. 371-372)

Il y a peu de discours dans cette action ; mais un homme de génie, qui aura à remplir les intervalles vides, n'y répandra que quelques monosyllabes ; il jettera ici une exclamation ; là un commencement de phrase ; il se permettra rarement un discours. (Diderot 1819, p. 382)

La description de Diderot n'est pas très éloignée du texte de Meigret sur l'interjection. Ces paroles syncopées libèrent un espace propice à l'art du comédien. Il s'agit bien ici de déclencher une émotion chez le spectateur, par l'artifice d'une représentation de l'émotion. Dans cette optique, le point d'exclamation est d'abord une « instruction » donnée au lecteur ou au comédien :

Plus que sur la ligne des grammairiens pour qui la ponctuation reste, surtout sur ce point, un souci mineur, c'est dans cette logique de l'action, de l'affectivité et de la représentation qu'il faut jauger l'emploi d'un signe qui dans les textes de théâtre contribue à faire comprendre au lecteur, mais surtout à l'acteur qui doit le mettre en pratique, ce *sentiment de proférer à propos* les mots de l'émotion. (Seguin 2014)

Dans ce contexte, s'exclamer n'est pas un acte solitaire. La prise en compte de l'autre est incontournable, que l'on raisonne sur le signe typographique, sur le matériel lexical, ou encore sur la syntaxe. Partout, il s'agit de représenter

l'émotion et de la déclencher par les artifices de l'éloquence. En aucun cas il ne s'agit du « langage du cœur », mais bien de stéréotypes nationaux, de procédés conventionnels, dont l'agencement est calculé en vue de produire un effet. C'est pourquoi la grammaire d'une langue particulière risque de se trouver dans une impasse si elle omet de considérer cette dimension intersubjective, si elle cède à l'illusion et raisonne sur ces données littéraires comme s'il s'agissait d'authentiques cris arrachés par la passion.

Si « dans l'exclamation tout est problématique » (Danon-Boileau et Morel 1995, p. 5), c'est en partie du fait de son histoire, marquée par le recul de la dimension co-énonciative. Au cours du XVIII^e siècle, la terminologie se stabilise consacrant l'abandon de l'admiration au profit de l'exclamation, sans que la portée de cet emprunt à la rhétorique fasse véritablement l'objet d'une réflexion. Les grammairiens, dont l'attention s'est focalisée sur les limites de l'énoncé exclamatif et sur le locuteur, héritent finalement d'un concept aux contours mal assurés. L'exclamation suscite un sentiment à la fois d'évidence, et de suspicion : c'est une notion incontournable, mais dont il faut presque se prémunir, contrôler les emplois, en renouvelant toujours l'effort de définition préliminaire.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES PRIMAIRES

- Arnauld, A. et Lancelot Cl. (1660¹ 1676) *Grammaire générale et raisonnée*, Paris, Pierre Le Petit.
- Arnauld, A. et Lancelot Cl. (1662) *La Logique ou l'art de penser*, Paris, Guignart *et al.*
- Bary R. (1679) *Méthode pour bien prononcer*, Paris, Denys Thierry.
- Beauzée, N. (1767) *Grammaire générale*, Paris, Barbou.
- Buffier, Cl. (1709) *Grammaire française sur un plan nouveau*, Paris, N. Le Clerc *et al.*
- Bosquet, J. (1586) *Elemens ou institutions de la langue françoise*, Mons, Charles Michel.
- Chiflet, L. (1659) *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise*, Anvers, Van Meurs.
- Condillac (1775) *Cours d'étude pour l'instruction du prince de Parme*, tome premier, *Grammaire*, Parme, Imprimerie royale.
- Condillac (1782) *Cours d'étude pour l'instruction du prince de Parme*, tome premier, *La Grammaire*, Aux Deux-Ponts.
- Dolet, E. (1540) *La manière de bien traduire une langue en aultre. D'avantage. De la punctuation de la langue Françoise. Plus. Des accents d'ycelle*, Lyon, Etienne Dolet.
- Du Marsais (1751), article « Admiratif », dans *Encyclopédie Diderot et d'Alembert*. Volume 1, Paris, Briasson, David, Le Breton, et Durand.
- Fabri (1521) *Le grant et vray art de pleine rhétorique*, Paris, Jean Longis.
- Fouquelin (1555) *La Rhétorique françoise*, Paris, André Wechel.
- Girard, G. (1747) *Les vrais principes de la Langue Françoise*, Paris, Le Breton.
- Irson, Cl. ([1656] 1662) *Nouvelle méthode pour apprendre plus facilement les principes et la pureté de la langue françoise*, Paris, Baudouin.
- Lamy, B. (1679) *De l'art de parler*, Paris, André Pralard.
- Lancelot, Cl. ([1667] 1696) *Nouvelle méthode latine*, Paris, Vve Mabre Cramois.
- La Touche, P. de ([1696] 1730) *L'Art de bien parler françois*, tome I, Amsterdam, Wetsteins & Smith.
- Meigret, L. (1550) *Le Tretté de la grammere françoeeze*, Paris, Chrétien Wechel (édition modernisée Hausmann 1980)
- Maupas, Ch. ([1609] 1618) *Grammaire et syntaxe françoise*, Orléans, Boynard et Nyon.
- Ménage, G. (1675) *Observations de Monsieur Ménage sur la langue françoise*, Paris, Barbin.

- Oudin, A. ([1632] 1640) *Grammaire Francoise Rapportee au Langage du Temps*, Paris, Antoine de Sommaville.
- Rabelais, F. (1552) *Le Quart livre des faits et dictz heroïques de bon Pantagruel*, Paris, Fezandat.
- Regnier Desmarais, F. S. (1706) *Traité de la grammaire françoise*, Paris, Jean-Baptiste Coignard.
- Restaud, (1730) *Principes généraux et raisonnés de la Grammaire françoise: par demandes et réponses*, Paris, J. Desaint.
- Vairasse d'Allais, D. (1681) *Grammaire Méthodique contenant en abrégé les Principes de cet art et les règles les plus nécessaires à la langue française*, Paris, Vairasse d'Allais.
- Vallart, (1744) *Grammaire française*, Paris, chez Desaint et Saillant.

II. OUVRAGES ET ARTICLES

- Arrivé, M. Gadet, F. Galmiche, M. (1986) *La Grammaire d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion.
- Aygon, J.-P. (2007) « L'exclamation dans la Rhétorique antique », *Pallas*, 75, p. 125-150.
- Bierdermann-Pasques, L. (1995) « Approche d'une histoire du point d'exclamation », *Faits de langue*, 6, p. 13-22.
- Catach, N. (1994) *La Ponctuation*, Paris, PUF.
- Chevalier J.-Cl. (1967) « La Grammaire générale de Port-Royal et la critique moderne », *Langages*, 2^e année, n°7, p. 16-33.
- Clérico, G. (1986) « Ramisme et post-ramisme : la répartition des "arts" au XVI^e siècle », *Histoire Épistémologie Langage*, Tome 8, fascicule 1, p. 53-70.
- Colombat, B., (2016) « L'interjection dans la tradition grammaticale latine, de l'Antiquité à l'Humanisme », in Carlos Assunção, Gonçalo Fernandes & Rolf Kemmler ed., *History of Linguistics 2014*. Selected papers from the 13th International Conference on the History of the Languages Sciences (ICHoLS XIII), Villa Real, Portugal, 25-29 August 2014, Amsterdam, Benjamins (SiHoLS 126), p. 83-95.
- Colombat, B. (à par.), « Interjectio » dans Colombat, B., Lahaussais, A. (éd.), *Histoire des parties du discours*, Leuven, Peeters (Orbis/Supplementa).
- Colombat, B., Fournier, J.-M., Ayres-Benett, W. (éd.) (2011) *Grand Corpus des grammaires françaises, des remarques et des traités sur la langue XIV^e-XVII^e siècles*, Paris, Classiques Garnier Numérique.
- Cousin, J. (1967) *Etudes sur Quintilien*, Amsterdam, Schippers.
- Danon-Boileau, L. et Morel, M.-A., dir. (1995) *L'Exclamation. Faits de langues 6*.

- Demonet, M.-L. (2006) « Eh/ hé : l'oralité simulée à la Renaissance », *Langages*, 161, p. 57-72.
- Demonet, M.-L. (2009) « Interjection et exclamation chez Montaigne. L'expression des affects », in F. Giacone (éd.) *La langue de Rabelais et la langue de Montaigne*, Rome, Université de la Sapienza 2003, Genève, Droz, p. 387-404.
- Deramaix, M. (1987) « Excellentia et admiratio dans l'Actius de Giovanni Pontano. Une poétique et une esthétique de la perfection », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Age, Temps Modernes*, tome 99, p. 172-212.
- Diderot, D. (1819) *Entretiens sur le fils naturel, Œuvres de Denis Diderot*, tome VI, Paris, Belin.
- Fournier, J.-M., et Raby, V. (2003) « Iconicité et motivation dans les grammaires françaises des XVII^e et XVIII^e siècles : le traitement de l'interjection », *Cahiers de linguistique analogique* n° 1, Philippe Monneret (éd.), Actes du colloque international Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique, A.B.E.L.L., Université de Bourgogne, p. 173-205.
- Godin, G. (1961), « La notion d'admiration », *Laval théologique et philosophique*, vol. 17, n° 1, p. 35-75.
- Gouvard, J.-M. (2003) « L'analyse de la prosodie dans la Grammaire générale de Nicolas Beauzée », *Semen*, 16, *Rythmes de la prose*.
- Lardet, P. (1986) « Énonciation et redistribution des savoirs à la Renaissance », *Histoire Épistémologie Langage*. Tome 8, fascicule 2, pp. 81-104.
- Lahaussais, A., (à par.) « Interjection », dans Colombat, B., Lahaussais, A. (éd.), *Histoire des parties du discours*, Leuven, Peeters (Orbis/Supplementa).
- Lauwers, P. (2004) *La description du français entre la tradition grammaticale et la modernité linguistique*, Leuven, Peeters.
- Le Goffic, P. (1993) *Grammaire de la phrase française*, Paris. Hachette.
- Ricken, U. (1978) *Grammaire et philosophie au siècle des Lumières*, Villeneuve d'Ascq, Publications de l'Université de Lille.
- Riegel, M., Pellat, J.-C., Rioul, R. (1997) *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- Rosier, I. (1992) « Interjections et expression des affects dans la sémantique du XIII^e siècle », *Histoire Épistémologie Langage*, Tome 14, fascicule 2, pp. 61-84.
- Seguin, J.-P. (1993) *L'invention de la phrase au XVIII^e siècle*, Bibliothèque de l'Information grammaticale, Louvain, Peeters.
- Seguin, J.-P. (2014) « Le point d'exclamation dans *Le Père de famille* de Diderot : Une ponctuation musicale ? », *Revue La Licorne*, Numéro 52 (en ligne).
- Wilmet, M. (1998) *Grammaire critique du français*, Paris, Duculot.